

# BULLETIN

## DU COLLEGE SUPERIEUR

LYON

1<sup>ER</sup> TRIMESTRE  
2011– N° 46

### Prendre soin

Sous le nom de CARE<sup>1</sup> nous reviennent en anglais les idées de compassion et de soin qu'occultait le projet d'une société organisée et juste. Le culte du contrat et de la performance laisse place à la conscience de la fragilité. On s'avise que la personne sollicite des soins auxquels une compétence technique ne saurait suffire. Soigner, nourrir, éduquer, toutes les tâches de la perpétuation et de la réparation de la vie sont peu à peu sorties de la maison où veillaient des femmes appliquées, pour être remises à des institutions compétentes qui apportent au soin le savoir-faire des professionnels. Porter les corps, les toucher, essuyer leur sueur ou leurs excréments, telle est du bébé au vieillard, l'inlassable et répétitive sollicitude de la transmission de la vie. Une mère porte, caresse, lave et joue, ouvrant dans l'orbe de ses bras un espace sûr pour découvrir le monde.

Dévolues à des établissements conçus comme des entreprises, ces missions ont sans doute gagné en savoir-faire, en justice aussi. Mais peut-on appliquer aux soucis de la vie la logique de la production ? Ecoles, hôpitaux ou maisons de retraite prennent le relais des soins, et cela dénoue bien des oppressions secrètes exercées dans la famille où tout est trop proche. Dans la famille on mange, on dort et on s'aime, les corps se touchent et se soignent, mais la violence peut par-là y être extrême. Des institutions aux couloirs clairs, un personnel habile, aux vêtements propres, rassure. Mais que serait un soin sans sollicitude ? On sait dans quelle solitude laisse parfois le soin reçu d'une main mercenaire. La philosophie du CARE, curieusement mise en vogue par Martine Aubry alors que la doctrine socialiste a toujours opposé la justice et la charité, vient nous dire que tout lien ne se raisonne pas en justice, qu'entre le souffrant et le bien-portant il est d'irratrapables disparités que la sollicitude répare. La fragilité appelle autre chose que des droits. La sollicitude est un devoir, mais elle n'est pas un droit.

Or on ne peut toucher sans se laisser toucher. Travailler avec soin, prendre soin, cela suppose d'abord de surmonter l'indifférence, l'animosité ou la peur que suscite celui dont la faiblesse est un appel. Si le regard est le sens des lointains, le toucher est le sens de la proximité, celui où se joue l'imperceptible oscillation de la violence et de la tendresse. *Maternité, vulnérabilité, responsabilité, contact – la sensibilité peut glisser vers le toucher*, écrit Levinas. Un monde où l'on ne touche plus est celui de la technique où règne la puissance du regard. L'amour baisse les yeux. Le regard proche est celui qui se penche, attentif, tout au soin d'un travail appliqué. C'est ainsi que Francis Ponge décrit la beauté nouvelle de la jeune mère : *le visage souvent penché sur la poitrine s'allonge un peu. Les yeux attentivement baissés sur un objet proche, s'ils se relèvent parfois, paraissent un peu égarés. Ils montrent un regard empli de confiance, mais en sollicitant la continuité.* Le regard porté sur les lointains, prompt et synthétique, est celui du chasseur ou du marin, juché sur une hauteur il déploie le monde comme une carte où il suit des lignes de force, dessine des projets, préfigure des trajets.

Ainsi « l'être des lointains » revient-il à la proximité, à ce proche dépendant et fragile. Comment ne pas reconnaître alors, dans la compassion qui broie le cœur, que cette fragilité aimée que je touche reste si lointaine ? Je découvre parfois que le proche peut être le plus lointain, c'est alors qu'il est mon prochain.

### SOMMAIRE

p.2  
**La miséricorde pour unique  
espérance, à propos des  
Psaumes de Paul Claudel**

par Frère Pascal DAVID

p. 6  
**Les Amis du Collège  
Supérieur.**

**Le Collège Supérieur  
recherche des bénévoles.**

**Note de lecture:**

*Les chrétiens et les  
musiques actuelles*

Pierre BENOIT

## La miséricorde pour unique espérance

### à propos des *Psaumes* de Paul Claudel

Frère Pascal DAVID, dominicain, enseigne la philosophie au lycée saint Thomas d'Aquin (Oullins). Il anime au Collège Supérieur un atelier de lecture sur *Les Psaumes* de Claudel.

« Il faut bien réveiller tous ces dormants. Tant pis si la peau leur cuit un peu ! Est-ce que nous avons ménagé la nôtre ! »  
Paul Claudel, *Le Soulier de satin* (1924)

Ce sont des écrits composés il y a très longtemps, deux mille cinq cents ou trois mille ans. Cent cinquante poèmes écrits en hébreu et rassemblés en un recueil, *Tehillim*, le *Livre des Psaumes*. Cette collection de textes anciens peut-elle intéresser au-delà des historiens de l'antiquité et des spécialistes de littérature ancienne ? Pourquoi nous intéresser à ces poèmes qui s'adressent à Dieu, pour dire la détresse et la supplication, pour faire mémoire des actions de Dieu dans l'histoire, pour célébrer la création et louer le Créateur ? Ces poèmes permettent de mettre des mots sur nos sentiments les plus profonds, ils permettent ainsi de ne pas nous laisser submerger par la souffrance et l'angoisse et nous invitent à renouveler notre regard, à nous transformer intérieurement, à découvrir la joie. Encore faut-il pouvoir les lire – en français. C'est possible dans la traduction éblouissante que nous en offre Claudel.

Paul Claudel (1868-1955) n'est pas un exégète, il n'a pas fait de l'étude critique et scientifique de la Bible son métier. Mais il laisse des milliers de pages de commentaire des Écritures. C'est un chrétien qui prie et médite les psaumes, dans le latin de la *Vulgate*, et cherche à les rendre dans la langue qui est la sienne, le français : « Je ne suis pas un érudit et un docteur, déclare-t-il. Je ne suis qu'un poète. Mais après tout qu'est-ce que la Bible sinon un immense poème ? (...) En tout cas, poète ou non, je suis un chrétien qui n'a aucune envie de se laisser dépouiller par des pédants sous des prétextes techniques d'aucune parcelle de cet énorme héritage dont l'Eglise lui a donné jouissance et dont la liturgie lui a laissé sur la langue le goût ineffaçable »<sup>1</sup>.

Afin de prier les psaumes, d'en faire l'aliment de sa propre prière, de les faire siens, Claudel les restitue dans sa langue maternelle. Ces traductions sont donc explicitement prises dans l'acte de prier. Par ailleurs, Claudel est un poète et un dramaturge, auteur d'une œuvre littéraire de premier ordre, qui renouvelle les thèmes et les possibilités de la langue française. C'est pourquoi ces traductions – rassemblées en un recueil posthume<sup>2</sup> – sont si fascinantes et méritent d'être étudiées de plus près. Claudel « mange » la Parole de Dieu, selon l'expression patristique, et jaillit alors, dans la langue du poète, ce qu'il y a de plus profond au cœur de l'homme : « Comblé de grâce et de tendresse, mes lèvres donnent issue à ce flot en moi de poésie qui monte ! » (Ps 62,6).

Claudel a traduit cent trois psaumes, certains à deux ou trois reprises, d'abord en 1918, alors qu'il est sur le bateau qui le ramène du Brésil en compagnie du compositeur Darius Milhaud, qui mettra en musique certaines de ces traductions, puis entre 1943 et 1953. Le style claudélien évolue entre ces deux dates ; plus proche du texte, plus sobre en 1918, il explose et prend de la hauteur, s'écarte de la lettre biblique au tournant des années cinquante, en respectant le plus souvent toutefois l'ordre des versets.

Ces traductions peuvent surprendre le lecteur non initié à l'œuvre claudélienne. Donnons immédiatement un premier exemple : les deux premiers versets du Ps 1. Claudel traduit :

Heureux l'homme qui ne s'est pas fourvoyé  
avec les libres-penseurs, et qui ne s'est pas  
longtemps arrangé du péché, et qui ne se  
carre pas dans une chaire de pestilence.  
Mais c'est dans la loi du bon Dieu qu'il a mis  
son intérêt, le jour et la nuit ne sont pas de  
trop pour y penser.

Il traduit aussi, dans une autre version des mêmes versets :

Le camarade empesté, la compagnie des galeux, le  
livre qui pue la crasse, Excusez-moi si je préfère la  
suggestion salubre et cette sainte confirmation la  
nuit des propositions de la journée.

A un frère franciscain, qui s'étonne de la liberté que le poète prend avec la lettre biblique, Claudel répond par une lettre éblouissante sur l'amour pour la Parole de Dieu, lettre qu'il faudrait citer en entier, dans laquelle il explique : « En un mot quand on a besoin de Dieu non pas comme une relation mondaine, avec qui l'on entretient des rapports convenables et cérémoniaux, mais comme d'une nécessité vitale, essentielle, continue, indispensable, on est bien forcé d'user d'un langage disons "raccourci", je ne dis pas familier, c'est beaucoup plus brutal que le familier. C'est comme ces enfants qui ne font pas de façons avec le sein de leur mère. Me comprenez-vous ? »

Dans *Connaissance de l'Est*, Claudel énonçait cette béatitude : « Heureux de qui une parole nouvelle jaillit avec violence ! » La violence de ce jaillissement n'est pas factice. C'est la violence du combat qui se joue au milieu de moi, la violence de l'appel adressé à Dieu. Claudel se souvient de la phrase de Rimbaud dans la *Saison en enfer* : « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ». Et c'est seulement à l'issue de ce combat que l'on parvient à « posséder la vérité dans une âme et un corps ».

Claudel, selon son expression, « répond les psaumes ». Il s'en fait l'écho, il se laisse *inspirer* par la parole biblique et devient à son tour auteur des *Psaumes* ; il ne se contente pas de les restituer dans sa langue, mais il éprouve les sentiments du psalmiste et fait de la Parole biblique l'aliment de sa propre prière qu'il adresse à Dieu. Le psaume devient *chemin de conversion* qui transforme celui ou celle qui y trouve les mots pour dire ce qui est dans son cœur : le mal et la dispersion, le désir de Dieu, le besoin de consolation. C'est cet itinéraire vers Dieu que nous allons suivre. En tout état de

<sup>1</sup> Paul CLAUDEL, *J'aime la Bible*, Paris, Arthème Fayard, 1955, p. 23.

<sup>2</sup> *Id.*, *Psaumes. Traductions 1918 – 1953*, coll. « Blanche », Paris, NRF Gallimard, 2008.

cause, ces *Psaumes* claudéliens nous font entendre d'une oreille neuve les psaumes de David.

### Le mal et la réserve d'innocence

Pour décrire l'expérience du mal auquel on prend goût (Ps 6,8 ; 35,1-2), de cet ennemi intérieur, Claudel utilise plusieurs images. La première est celle de la confusion et du chaos. Il y a en moi des « forces confuses » (Ps 6,10-11 ; Ps 85,14) qui essaient de venir à bout de Dieu en moi, à bout de son Visage, c'est-à-dire de sa présence. Au thème de la confusion s'ajoute celui de la multiplicité, de la dispersion. Il y a « au milieu de moi, toute cette ménagerie qui me fait la farce de l'enfer » (Ps 54,16), « toutes ces vies ensemble dont je suis fait » (Ps 62,4) et qu'il s'agit d'unifier sous le regard de Dieu : « Le Seigneur a pris le commandement de ce peuple qui est moi ! » (Ps 27,8). Le Ps 54 est très intéressant à cet égard, nous y reviendrons.

Une autre image est celle de la pointe, de « cette épine dans ma chair comme un cri qui continue » (Ps 85,7). Il s'agit, bien sûr, d'une allusion au témoignage de saint Paul : « Il m'a été mis une écharde dans la chair » (2 Co 12,7). « Sous moi cette épine dont je ne puis venir à bout » (Ps 31,4). « Je le sais, je ne suis que hérissé et pointes » (Ps 54,22). Il faut toutefois citer le verset en entier : « Je le sais, je ne suis que hérissé et pointes, mais la grâce, il y a la grâce pour amollir ». Le psalmiste compte sur Dieu pour le sauver.

Enfin, la troisième image permettant d'évoquer le mal est celle de la main qui s'appesantit sur le psalmiste : « Sur moi cette main qui s'appesantit : sous moi cette épine dont je ne puis venir à bout » (Ps 31,4). Cette main est celle des ennemis (la « main habile du péché » du Ps 35), mais il y a une autre main, celle de Dieu. Cette main de Dieu qui n'a pas été saisie, qui a même été repoussée (Ps 7,5), et qui se tend toujours à nouveau pour sauver l'homme : « J'étais mort, et tout à coup, cette main à moi tendue, c'est le matin ! (...) Il y a cette main que tu me tends ! » (Ps 62,7-9).

Plus profond que toutes ces forces confuses en moi, que ce chaos de langues et cette cité injuste et anarchique que je suis, que « cet ennemi que [je] connais bien » parce qu'il est « dans [mon] cœur » (Ps 19,6), il y a l'innocence : « Cette réserve d'innocence en moi toujours prête à me submerger » (Ps 7,9). « Le monde est comme une maison claire où je déambule dans l'innocence de mon cœur » (Ps 100,2). « Au fond de cet engloutissement il y a quelqu'un en moi qui est demeuré intact » (Ps 31,6).

C'est en « moi » que cela se passe. Il n'y a pas ici de philosophie de la volonté, ou de la subjectivité, mais au contraire un décentrement de soi, un « moi » dans lequel « ça » a lieu. Le « moi » est *la scène du combat spirituel*. C'est en moi que sont les ennemis, « au milieu de moi » (Ps 54,16) que le mal se commet, mais « ce n'est pas moi ». Au milieu de moi contre moi, il y a le mal, mais il y a Dieu « au milieu de moi avec moi » (Ps 13,6) : « Je prendrai conscience de cette chose en moi qui se lève à mon secours » (Ps 118,117). C'est depuis cette *innocence* que l'homme s'adresse à Dieu : « Au-dessous de tout cela en moi, Tu vois bien qu'il y a quelque chose de saint : quelque chose de tout petit, ô mon Dieu, qui Te regarde et qui a foi » (Ps 85,2).

Le secours, la guérison, le salut est là, à portée de main ! Et l'innocence peut être recouvrée : « Et pour me juger, moi personnellement, selon ma justice et selon cette innocence sur moi qui m'est tombée de je ne sais où ! » (Ps 7,9) Une variante du même verset dit : « cette innocence qui m'est tombée sur le dos ». Dieu « ne privera pas de Ses bienfaits ceux qui suivent le chemin de l'innocence » (Ps 83,13).

Le Ps 54, daté du 24 mai 1950, un des plus intéressants parce qu'il rassemble les principaux moments de *l'histoire d'une âme*, raconte une descente vers « l'enfer », où Dieu vient chercher l'homme si ce dernier y consent : « Je joins les mains, je prie, le bon Dieu est là, n'aie pas peur » (Ps 54,17). « Dieu » surgit immédiatement après l'évocation de cette saison en enfer et ouvre un passage, une espérance. Le sens original du psaume latin est transformé radicalement dans le sens d'une intériorisation. Il s'agit d'un dialogue et d'un combat du moi avec lui-même. En moi, il y a tout à la fois le « sourd avancement du mal » (Ps 31,3) – commis et subi – et une part d'innocence. Peut-être peut-on dire que ce moi n'est moi que lorsqu'il se laisse guider par Dieu (c'est le thème du Ps 118) et qu'il est rempli de Dieu, dilaté.

Ce thème de l'innocence et de l'enfance de Dieu – et de l'homme lorsqu'il est en relation avec Dieu – est au cœur de l'intuition spirituelle de Claudel, depuis sa conversion le jour de Noël 1886 : « J'avais eu tout à coup, écrit-il dans le récit qu'il en fera, le sentiment déchirant de l'innocence, l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable »<sup>3</sup>.

Dieu vient tirer l'homme de son néant. L'homme est fait pour Dieu. « Ma substance est Rien » (Ps 38,6), dit Claudel, là où la *Bible de Jérusalem* traduit : « Rien qu'un souffle, tout homme qui se dresse ». Méssa, dans le *Partage de Midi*, après ce qui lui est arrivé, s'écrie : « Eh bien ! J'ai refait connaissance avec mon néant, j'ai regoûté à la matière dont je suis fait »<sup>4</sup>. Dans ses *Mémoires improvisées*, Claudel redira : « Le fond de soi-même n'est rien, est le néant ». Et il ajoute : « Rien, par conséquent, ne me semble plus faux que la maxime socratique : "Connais-toi toi-même". C'est absurde, on ne se connaît pas soi-même parce que le fond de soi-même n'est rien, est le néant. Le vrai moyen de se connaître serait plutôt : "Oublie-toi toi-même" oublie-toi toi-même pour être absorbé dans le spectacle qui s'offre à toi et qui est infiniment plus intéressant, du moins à mon avis »<sup>5</sup>. C'est donc vers l'univers (et vers la Bible) qu'il faut se tourner pour connaître Dieu et se connaître soi. Nul goût pour l'introspection chez Claudel.

Ce Psautier claudélien est un cri d'espérance en cette bonté de Dieu pour le pécheur qui se repent : « Dites seulement : J'espère, Tu es bon, et cela suffit » (Ps 32,18). « Chaque jour j'ai convié mon cœur à espérer » (Ps 111,7) en Dieu, qui est « toute l'espérance qu'il y a pour nous à espérer » (Ps 17,31). Quelles que soient les épreuves, il ne faut jamais oublier ce titre sacré, ce titre irréductible, ce titre invincible « que nous devons à l'avenir, et qu'on appelle l'espérance »<sup>6</sup>. Cette espérance est celle de toute la création :

<sup>3</sup> Ce récit, rédigé par Claudel en 1913, est repris dans les *Œuvres en prose*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1965, citation p. 1010.

<sup>4</sup> Paul CLAUDEL, *Partage de midi*, Paris, Gallimard, 1972, p. 132.

<sup>5</sup> *Id.*, *Mémoires improvisées*, Paris, Gallimard, 1954, p. 198.

<sup>6</sup> Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose, op. cit.*, p. 1546.

« Je regarde autour de moi la terre qui se réveille, ainsi qu'une espérance en train de se réaliser » (Ps 118,148).

Le monde de Claudel est un monde toujours en mouvement, tendu vers l'avenir, où tout s'achemine vers sa fin. Il n'y a aucune nostalgie du passé. Le passé est aboli. Et si l'on se retourne, il pétrifie comme il a pétrifié la femme de Lot (cf. Gn 19,26). L'inconnu seul est principe de mouvement, et celui qui se retourne après avoir mis la main à la charrue n'est pas digne de marcher (cf. Lc 9,62). « Que dire de l'homme ? demande Claudel. Son devoir est de ne pas rester immobile. Il a pour principe un point de départ. (...) Il y a un chemin essentiel dont ses pieds sont assoiffés, inéluctable »<sup>7</sup>.

## Une dramatique du salut

Claudel est d'abord un dramaturge, et son écriture des psaumes est théâtrale ; elle raconte et met en scène une histoire, celle d'un homme devant Dieu. C'est à cette histoire que nous allons maintenant nous intéresser.

C'est l'histoire d'un homme qui sanglote « à plat ventre sur [son] matelas » (Ps 6,7) et qui cherche, en un ultime « effort en [lui] d'élocution » (Ps 54,1), à s'adresser à Dieu (« ce long effort en moi vers Toi qui essaye de devenir une syllabe », du Ps 85), espérant en Sa miséricorde. Il « essaye de se lever » (Ps 85,9) et, en présence de Dieu, se met à genoux (Ps 7,13 ; 36,33-40 ; 66,8 ; 117,26), joint les mains (Ps 36,6-8 ; 54,17) et prie : « Quand tu es là, ô mon Dieu, un tas de choses, il y a un tas de choses en moi qui se mettent à genoux » (Ps 85,9). Vient alors le moment de la confession (annoncée au Ps 37,19) :

Alors voici ma plaie, regarde !  
Cela, regarde, tu vois ?  
C'est cela que le péché m'a fait !  
Je me suis dit : Allons-y !  
A la fin je prends les armes contre moi !  
Je me confesserai de ce que j'ai fait !  
L'heure est venue ! Je demande pardon !  
(Ps 31,5-6)

Le Ps 16 relate cette confession à un prêtre, dans le confessionnal (dont le grillage est mentionné aux versets 1-3), et le Ps 31 (la version de 1944 est bien plus savoureuse que celle de 1918) en est une relecture. Le jugement de Dieu vient justifier le pécheur qui n'a rien pour se justifier lui-même, qui est rendu juste par la miséricorde de Dieu, auquel il demande le pardon. Nous pouvons citer ici ce que dit Jésus du publicain de l'évangile : « Le publicain n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, en disant : Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis ! Je vous le dis : ce dernier descendit chez lui justifié » (Lc 18,13-14).

Le lieu du jugement est un tribunal. En effet, c'est au tribunal que celui qui est injustement accusé clame son innocence. Le lieu de l'acte d'énonciation du psaume n'est pas un lieu géographique ; c'est un « lieu institutionnel », pour reprendre l'expression de Paul Beauchamp, le lieu d'un procès. Face à ses ennemis qui l'accusent, « le psalmiste

dialogue. Il plaide sa défense »<sup>8</sup>. Cette innocence, le psalmiste ne l'a pas de lui-même, il la reçoit de Dieu. Un grand nombre de psaumes évoquent cette justice que Dieu rend.

Il y a un ennemi en moi qui m'en veut, un « lion moral qui me suit pas à pas en rampant » (Ps 7,3) et je suis assailli par le remords. Mais Dieu ne scrute pas nos fautes, il n'épluche pas notre péché, il ne fait pas de la procédure avec le pauvre homme que je suis. Et, d'ailleurs, j'ai en moi une « réserve d'innocence », j'ai obtenu « un coupe-file » (Ps 53,6-8), j'ai dans ma poche « quittance et libération » ! Le juge est celui qui libère ; c'est Dieu qui vient à mon secours : le verset 7 du Ps 7 est ainsi traduit (en 1949) :

Lève-Toi, Seigneur, c'est dans le camp même de mes ennemis à mon secours que je T'attends.  
Lève-Toi, dresse-Toi comme le doigt qui commande et qui explique au milieu de l'arc-en-ciel de tous les peuples.

Le psalmiste demande au Seigneur : « Fais-moi un petit signe sur le front afin que mes ennemis aient peur ! » (Ps 85,17). Cette « traduction » qui pourrait être considérée comme un contresens, rappelle de toute évidence le signe mis par Dieu sur Caïn (cf. Gn 4,15).

« Ô comme j'avais sommeil, sommeil et envie de dormir ! Mais Toi, tu me dis : Debout ! » (Ps 18,26). Pardonné, guéri, sauvé, le psalmiste est redressé (Ps 31,2), « d'aplomb sur [ses] pieds » (Ps 7,11), la tête bien haute (Ps 26,6) : « Il y a un art de rester debout qui n'est pas celui de se fiche la gueule par terre » (Ps 35,13).

Ses « paroles prennent forme » (Ps 16,6) et il peut louer Dieu (Ps 145,1-2), les yeux fermés (Ps 7,18 ; 33,9 ; 54,23), les bras étendus (Ps 33,4), d'une « clameur que Dieu entend » (Ps 4,4) : « Je suis comme la terre qui bénit l'Éternel en tous temps, Sa louange est toujours dans ma bouche » (Ps 33,1-2). Et encore, le Ps 62, dans ses deux versions de 1946 et 1947 : « Alors je Te bénirai par le moyen de cette vie que j'emploie à vivre, je lèverai les mains dans la luminosité de Ton nom » ; « Je n'ai vie que pour Te bénir et mains que pour les entrelacer en Ton nom » (Ps 62,5).

Dans le Ps 31, le chemin est récapitulé, du cri de douleur : « Je me suis tu, mais sous le sourd avancement du mal je ne pouvais empêcher mes os de crier ! » (Ps 31,3) au cri et au chant de joie : « Poussez un long cri de bonheur, ô rectifiés ! » (Ps 31,12). « Les mâles du troupeau ont revêtu leur vêtement : le blé abonde : écoute ce cri peu à peu qui devient un chœur ! » (Ps 64,14) – et ce cri de joie peut aussi bien se transformer en un bruyant éclat de rire (Ps 25,1 ; 29,7 ; 62,12). Entre ces deux cris, il y a eu un événement décisif, l'invasion de la grâce, « l'explosion de ta Grâce » (Ps 64,11) : « Que faire de cette invasion de la Grâce ? Mon âme est comme une femme qui bat des mains et qui pousse des cris ! / J'étais mort, et tout à coup, cette main à moi tendue, c'est le matin ! » (Ps 62,6-7)

Claudel s'approprie les psaumes. Il leur donne une certaine « couleur ». Il en fait *un drame qui se joue au cœur de l'homme*, en son « milieu ». Ce qui s'est passé au temps du psalmiste, toutes ces « histoires locales » ne l'intéressent pas

<sup>7</sup> Id., « Le chemin dans l'art », in *Œuvres en prose, op. cit.*, p. 263.

<sup>8</sup> Voir Paul BEAUCHAMP, *Psaumes nuit et jour*, Paris, Seuil, 1980, p. 27-32. Citations p. 28 et p. 30. **4**

trop. L'enjeu du combat à mener n'est pas politique ; les ennemis dont il s'agit sont en moi, sont une part de moi. Dans son *Journal*, au mois de février 1936, il écrit : « A la messe, je réalise tout à coup le sens du 1<sup>er</sup> verset du psaume introductif : *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta : ab homine iniquo et dolore erue me* [traduction liturgique : « Rends-moi justice, ô mon Dieu, défends ma cause contre un peuple sans foi ; de l'homme qui ruse et trahit, libère-moi » (Ps 42,1)]. Il ne s'agit pas des autres, il s'agit de nous-mêmes. C'est de moi-même qu'il s'agit de me dégager. C'est moi qui suis la *gens non sancta*, c'est moi qui suis l'homme inique et évasif, plein de mensonges et de subterfuges. A la place de l'homme malpropre et superficiel, Seigneur, dégage l'homme vrai et droit, discerne en moi ce qui est l'essentiel, ce qui est essentiellement ma *cause*, ma raison d'être, du milieu de toute cette agitation profane »<sup>9</sup>. Claudel traduit ainsi : « Juge-moi, Dieu, et discerne ma cause de la gent non sainte : de cet individu trompeur et inique qui est moi débarrasse-moi » (Ps 42,1). Dans cette traduction, datée du 26 avril 1944, on voit comment l'auteur suit (parfois) de près le texte latin.

Les ennemis sont donc au milieu de moi, des forces confuses qui ne sont pas moi. Par exemple, Claudel traduit : « Délivre-moi de toutes ces forces confuses en moi qui essayent de venir à bout de Ton visage ! » (Ps 85,14) Le moi est divisé d'avec lui-même, opposé à lui-même, tiraillé entre des forces contradictoires. Claudel évoque déjà « ce peuple mouvant en moi » dans les *Vers d'exil*. Dans ses drames, *La Ville* (1891, 1898), puis *L'Echange* (1893-1894), l'auteur est chacun des personnages, tous les personnages à la fois. Il est à la fois Louis Laine et Marthe et Lechy Elbernon et Thomas Pollock Nageoire : « C'est moi-même qui suis tous les personnages, l'actrice, l'épouse délaissée, le jeune sauvage et le négociant calculateur », écrit-il à Marcel Schwob. Dans ses *Mémoires improvisées*, il y revient : « Je ne suis aucun de mes personnages complets, je suis toujours tous les personnages à la fois. (...) C'est comme dans cette pièce que je suis en train de refaire, *L'Echange* : tous les quatre personnages représentent chacun un côté de mon tempérament. (...) Mes états d'esprit successifs sont plutôt toujours exprimés par un ensemble de personnages différents »<sup>10</sup>. Et dans une lettre à madame Romain Rolland écrite dans la nuit du 20 au 21 mars 1943, il explique qu'il y a « deux Paul Claudel » : l'un qui est superficiel, médiocre, répugnant et qu'il est obligé de traîner avec lui, et un autre qui est nouveau, vrai, perpétuellement à venir. L'homme ancien et l'homme nouveau.

C'est à Dieu que s'adresse le psalmiste, à Dieu que s'adresse Claudel lorsqu'il répond les psaumes. Dans « Les Psaumes et la Photographie » (1943), le poète montre comment les psaumes donnent les mots pour une conversation avec Dieu : « Depuis des millénaires et pour une portion de plus en plus large de l'Humanité, les Psaumes forment la base et nous fournissent la matière de notre conversation avec Dieu. (...) C'est le murmure jour et nuit qui ne cesse pas de résonner aux oreilles de notre Créateur. C'est l'émanation continuelle du besoin que nous avons de Lui et

des choses sans nombre que nous avons à Lui dire et à Lui demander. C'est la consécration que nous lui dédions de notre souffle et le sacrifice de l'âme qui a succédé à l'immolation sanglante des animaux, à l'offrande de l'encens, de l'huile et de la fleur de farine. Les Psaumes, avec une magnificence de langage incomparable, couvrent tout le champ de la prière. Ils sont tout d'abord une description de notre indigence fondamentale (...). Mais à côté de cette longue et douloureuse exhibition, à côté de cette déchirante mise en lumière du travail du pardon sur le péché, David nous enseigne à dire à Dieu ce que nous espérons de Lui. Nous racontons à nous-mêmes avec un émerveillement sans cesse renouvelé tout ce qu'Il a fait pour nous dans le passé. Nous aussi, nous avons passé la mer Rouge à pied sec, nous aussi, nous avons traversé le désert et recueilli la manne »<sup>11</sup>.

C'est le Ps 150, comme une pure louange et invitation à la louange de tout être vivant, qui vient clore et ouvrir à la fois le Psautier, après les épreuves traversées, comme ce cri de louange après le passage de la mer des Roseaux, après le péril, cri repris en chœur à la vigile pascale : « Je chanterai pour le Seigneur ! Eclatante est sa gloire : il a jeté dans la mer cheval et cavalier ! Ma force et mon chant, c'est le Seigneur : il est pour moi le salut. Il est mon Dieu, je le célèbre » (Ex 15,1-2). « C'est la gloire de Dieu qui cherche et prend racine dans la pensée du poète sacré, non point comme son émule fabuleux, mais ébloui ! ». Les psaumes forment un langage qui est celui de Dieu, celui que Dieu nous adresse et que nous lui répondons : « C'est un texte antérieur à nous-mêmes à quoi nous avons à nous incorporer. Il répond à tous les mouvements de notre âme. Nous l'assumons comme un vêtement (...). On dit que l'on parle anglais à un Anglais, et nous, quand, les yeux fixés sur ce livre ouvert devant nous, nous récitons, disons mieux, nous célébrons les psaumes, nous parlons Dieu à Dieu »<sup>12</sup>.

Par ces *Psaumes*, Claudel confirme qu'il est un poète lyrique français de tout premier ordre, le plus grand peut-être. Il donne à la langue française, par toute son œuvre, cette vision que Dante avait su donner à l'Italie, ce rythme et cette ampleur que l'on découvrait avec Shakespeare, s'engouffrant dans la brèche ouverte par les *Illuminations* d'Arthur Rimbaud et portant cette langue à la limite de ses possibilités.

Il n'est pas déraisonnable de voir dans les *Psaumes* le chef-d'œuvre de Paul Claudel, l'œuvre qui résume tout, le théâtre, la poésie, les traductions, les commentaires bibliques. Ouvrant le livre à n'importe quelle page, à n'importe quel psaume, le lecteur se laisse emporter par la poésie claudélienne, par cet homme qui s'adresse à Dieu pour demander un secours dans l'engloutissement et la détresse, pour répondre à la bonté et à la miséricorde du « bon Dieu », pour témoigner de cette invasion de la grâce qui réconcilie le pécheur avec lui-même.

Et il lui vient à l'esprit ce verset du Ps 118 : « Que c'est bon, on dirait du miel, ces paroles qu'on remâche longuement dans sa bouche ! » (Ps 118,103).

<sup>9</sup> Paul CLAUDEL, *Journal*, tome II, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1969, p. 128-129.

<sup>10</sup> *Id.*, *Mémoires improvisées, op. cit.*, p. 231. La seconde version de *L'Echange* date de 1954.

<sup>11</sup> *Id.*, *Œuvres en prose, op. cit.*, p. 388-399.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 389, puis p. 390. Je souligne.



## Les AMIS : pourquoi pas MOI ?

Nous avons besoin de vous ! Selon vos compétences et vos souhaits, nous serons ravis de vous compter parmi les Amis.

Les **AMIS DU COLLEGE SUPERIEUR** ont trois actions principales :

- Aider **financièrement** l'association du Collège Supérieur, à travers le versement de dons (déductibles à 60%)
- Participer à la **vie intellectuelle** du Collège : assurer l'accueil lors des conférences, faire connaître le programme de conférences en déposant régulièrement dans un lieu familier les tracts du Collège, transmettre des contacts pour enrichir la base de données du Collège (auditeurs, intervenants, mécènes financiers), proposer des idées d'événements et aider à les organiser.
- Aider par des **tâches concrètes** la gestion de l'association : devenir bénévole avec un engagement régulier, ou de façon ponctuelle – voir encadré ci-contre 'Le Collège Supérieur recherche des BENEVOLES'

En contre partie, le Collège Supérieur propose aux Amis des événements culturels privilégiés "Réservé aux Amis".

Nous vous invitons à contacter le président des Amis du Collège Supérieur, Bertrand de LESTRANGE, que vous avez probablement vu lors des conférences de la rentrée 2010, pour proposer votre aide.

Contact : **Bertrand de LESTRANGE**

Tel : 04 27 89 48 88, [bertrand.lestrange@numericable.fr](mailto:bertrand.lestrange@numericable.fr)

*Le Collège Supérieur : pour vous et avec vous !*



## SORTIE CULTURELLE 'Réservé aux Amis'

Visite de l'ECCLY,  
Le samedi 26 mars 2011

Jean-Noël DUMONT et l'équipe du Collège Supérieur proposent un temps culturel et d'échanges aux Amis, à l'ECCLY, l'Espace Culturel du Christianisme à Lyon, le futur musée de l'histoire du christianisme de la ville de Lyon sur le site de l'Antiquaille :

- 10h30 : rendez-vous à l'ECCLY pour une visite privée (2 place de l'Antiquaille, 69005 Lyon)
- Echanges autour d'un verre suite à la visite

Si vous n'êtes pas encore parmi les 'Amis' du Collège, il est encore temps de les rejoindre ! Le don minimum est de 20 €, à l'ordre du COLLEGE SUPERIEUR.

**Inscriptions et renseignements** auprès du secrétariat :

Tél. 04 72 71 84 23, [contact@collegesuperieur.com](mailto:contact@collegesuperieur.com)



17 rue Mazagan, 69007 LYON

Tél. 04 72 71 84 23 – Fax. 04 78 72 58 81 – [contact@collegesuperieur.com](mailto:contact@collegesuperieur.com)

Venez visiter notre site ! [www.collegesuperieur.com](http://www.collegesuperieur.com)



## Le Collège Supérieur recherche des BENEVOLES

Le Collège a besoin d'étoffer ses équipes grâce à des **bénévoles** :

- Soit pour un **engagement régulier** (1/2 journée par semaine minimum) au **secrétariat** ou à la **communication**,
- Soit **ponctuellement** selon les besoins et les événements exceptionnels : pour des tâches d'organisation, de bricolage, d'entretien, d'informatique ...

Les fiches de poste 'Offre bénévolat secrétariat' et 'Offre bénévolat assistant(e) communication' sont sur [www.collegesuperieur.com](http://www.collegesuperieur.com) (rubrique 'Bulletin d'information') et peuvent vous être envoyées par email.

Nous vous remercions de vous faire connaître au **secrétariat** :  
Tél. 04 72 71 84 23, [contact@collegesuperieur.com](mailto:contact@collegesuperieur.com)

*Faisons fructifier nos talents !*

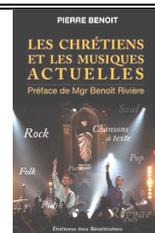
## NOTE DE LECTURE

### Les chrétiens et les musiques actuelles

Pierre BENOIT

Ed des Béatitudes – 2010 - 246 p. - 15,50 €

C'est au rythme de brillantes analyses, qui se veulent marquées par la justesse d'un ton philosophique et critique que P. Benoit



nous fait entrer dans ce qu'il appelle les Musiques actuelles chrétiennes. Ce mot-valise désigne de manière pratique et les styles musicaux qui, empruntant leurs formes au rock, au reggae, ou encore à la pop, se réclament d'une inspiration chrétienne tout en impliquant un comportement émotionnel et dansant. Les enjeux, complexes et multiples, se nouent autour du statut artistique et authentiquement ordonné à la prière de ces musiques. L'auteur, après avoir fait une généalogie des divers courants, en vient à décliner plusieurs critères qui permettent de distinguer une musique actuelle chrétienne d'un culte de l'émotion qui rendrait, par des sons plus proches du bruit que du chant, l'âme captive et inapte à la prière. Savamment orchestré, ce livre constitue un guide de discernement au sujet de ces musiques, en mettant en lumière la nécessité d'une prise en compte urgente de leurs enjeux et de leurs conséquences, afin de les critiquer, de les encourager, voire de les corriger. C'est à une distance ajustée, à la lumière des écrits souvent cités du cardinal Joseph Ratzinger, que nous sommes invités à nous placer, afin de répondre d'une plus grande justesse dans la prière et l'écoute de Dieu. Il s'agit, en effet, de ne jamais oublier qu'une musique dite chrétienne ne peut se justifier d'une telle appellation que si, et seulement si, elle reste orientée vers sa finalité ultime, Jésus-Christ. E.G.

Toute l'actualité du Collège Supérieur sur  
[www.collegesuperieur.com](http://www.collegesuperieur.com)

